

Titre : Présence au monde actuel, perspectives théologiques

(Valence, le 4 juin 2011)

Henri Blocher

La formulation que j'ai proposée pour mon titre, ce matin, comporte un clin d'œil invisible aux non-initiés : une allusion à l'étude que j'avais présentée au Synode de Carmaux, « Vraie Présence au monde » - j'étais jeune, et beaucoup d'entre vous... très, très jeunes !

Éphésiens 5.8-18

Il ne surprendra personne que je parle en théologien. Si le point de vue est celui de ma spécialisation ministérielle, l'objet que j'espère mettre en perspective théologique reste à cerner. Il me faut en prendre le risque, bien que je ne sois, à cet égard, qu'un amateur (je ne me laisserai pas paralyser par un respect excessif pour les experts, dont j'ai lu quelques uns : chacun sait qu'ils excellent lorsqu'il s'agit de prédire le passé – ils ont souvent moins de chance avec l'avenir).

Quelle est la question : à supposer que le monde qui est la nôtre a récemment changé (il faudra sélectionner quelques traits importants), l'Église pour lui être présente doit-elle changer, et comment ?

Je prévois de considérer assez généralement les rapports entre l'Église, l'Église en mission, et les changements du monde, puis de repérer ceux-ci, avant de les interpréter et de chercher comment l'Église ferait bien d'en tenir compte...

Pour commencer, il me semble juste d'évoquer une réponse essentiellement négative à la question « l'Église doit-elle changer ? », et comme la formule dont l'Église catholique a longtemps été fière m'est venue à l'esprit : *semper eadem*, l'idée m'est venue d'une formule latine pour chacun des chapitres – on a les amusements qu'on peut (rassurez-vous, je ne rêve pas en latin)...

I. *Semper eadem*¹ : tandis que passe la figure de ce monde

On peut plaider avec vigueur, et non sans appui biblique (apparemment), contre toute adaptation de l'Église à l'évolution mondaine des choses.

1. C'est une facette souvent célébrée de la vérité biblique que sa permanence, son immuable validité (Ps 119.160) qui procède de l'Éternel Rocher, de celui dont les paroles ne passent pas quand bien même ciel et terre se désagrègent et disparaissent. Celui qui s'attache à elle tient sur le roc quand les torrents du devenir emportent la maison de l'insensé ; il est comme un arbre solidement planté, tandis que les mécréants qui voulaient être dans le vent – eh bien ! le vent les emporte comme fétu vers le feu. L'Écriture ne donne guère dans le « bougisme ».

Si cela est vrai de l'Évangile, l'Église est déterminée dans son être par l'Évangile ; en un sens, elle en fait partie. Elle représente sur terre l'éternité, *semper eadem*.

2. Très expressément, son Seigneur l'avertit de ne pas se conformer au siècle présent. L'effort de présence au monde de l'Église n'a que trop abouti à la présence du monde dans l'Église. Il faut d'autant plus se garder de cette tentation que le pronostic est plutôt pessimiste, vus la tribulation et l'apostasie : si les jours sont mauvais, le changement semble devoir aller toujours plus de mal en pis.

¹ « toujours la même »

3. Le changement du monde demande d'autant moins le changement de l'Église qu'il accentue les tendances passées, et ne touche pas le fondamental. « Plus ça change et plus ça reste pareil » (peut-être la citation française que j'ai lu le plus souvent dans les ouvrages en anglais !); « rien de nouveau sous le soleil » dit le Qoheleth. Nous avons tous entendu cette boutade : pour avoir les dernières nouvelles, j'ouvre ma bible.

II. *Et tamen*² : la sagesse s'intéresse au temps

Ma rhétorique n'est pas révolutionnaire : si, donc, je résume en premier point l'argumentaire négatif, c'est parce que je veux aller à son encontre. Vous vous en doutez. Mais pas seulement. Il est utile d'entendre cet argumentaire parce que plusieurs dans les Églises évangéliques y souscriraient (plus ou moins), et parce qu'elle rappelle ce qu'il faut maintenir.

1. Résistons sans complexe au relativisme et au mutabilisme dominants, amplement réfutés mais qui plaisent toujours. Le conformisme néolâtre – l'idolâtrie de la nouveauté – nous assiège ; les matons de Panurge (Ph. Muray) sévissent même dans l'espace ecclésiastique. Mais les perspectives bibliques et même les progrès de l'anthropologie culturelle – réhabilitant les invariants après les excès « culturalistes » - nous en donnent le droit et le devoir.

L'ancre de notre espérance s'accroche à l'éternel, au-delà du voile (Hé 6.19) ; sans l'éternité, le temps historique s'émiette, se pulvérise – il n'y a même plus d'histoire (Oliver O'Donovan a bien vu que l'historicisme dissout l'histoire).

2. *Et tamen*, le plaidoyer que j'évoque frôle un mensonge théologique pour lequel la tradition a eu des complaisances : un dualisme de l'éternel et du temporel, contraire à la doctrine biblique de la création. Si l'éternel est conçu comme l'intemporel, deux principes, absolument opposés, se séparent, et le temps n'est plus révélation du Créateur, comme la créature est appelée à révéler le Créateur ! L'immuable pur présent, première et dernière Réalité, dévalue tout devenir, vide l'histoire et la diversité des temps de valeur, « d'intérêt pour Dieu ». J'ai essayé ailleurs de montrer que les perspectives bibliques sont bien différentes.

J'ai été saisi par l'expression de 2 P 1.12 : la vérité présente. La vérité n'est donc pas intemporelle ! M'a stimulé aussi un passage de J. Maritain, peu suspect de mépris pour la grande tradition : il répudie certes, une philosophie de l'équivocité, qui impliquerait le changement des « principes suprêmes » selon les temps, mais aussi « une philosophie de l'univocité [qui porte] à croire que les règles que ces règles et principes suprêmes s'appliquent toujours de la même façon » (Humanisme intégral, p.145) ; « l'humanité passe par des ciels historiques variés, typiquement hétérogènes, qui créent pour les principes de la culture des conditions de réalisation spécifiquement diverses, et dont la physionomie morale est beaucoup plus profondément différente qu'on ne le croit d'ordinaire » (146). Ce n'est pas facile à penser. Ce qui a été vrai ne cesse pas d'être vrai (à la différence de Hegel : Dieu se renierait lui-même, ce qu'il ne peut, cf. 2 Tm 2.13), mais la Vérité dans son déploiement pour la création a une histoire. L'expression (qui use de symboles et de métaphores), des aspects, des relations s'enrichissent – et l'objet est en grande partie l'histoire-même. Du coup, pour la

² « et pourtant »

Vérité de l'Évangile même, le changement des temps, qui est fondé dans le dessein divin, est intéressant. (il faut conjuguer la diversité avec l'unité sans perdre l'une pour l'autre).

La pourriture du vieux monde, où Satan rôde malgré sa défaite, n'empêche pas que Dieu soit aussi à l'œuvre ; les jours sont mauvais, l'ivraie pousse – mais le blé aussi, et le temps offre un *kairos*³ à « racheter » (sur ce verbe, les exégètes ne sont pas unanimes, S. Bénétreau note la notion de rédemption).

3. La présence au monde n'est pas la conformation au présent siècle – qui mériterait plutôt, comme démission, d'être dénoncée sous le nom d'absence ! Il faut le dire contre le mensonge hégélien – je suis toujours médusé par la servilité à l'égard des pensées ambiantes, sous le nom de « croyable disponible », l'opinion de fait prenant autorité de norme ! – comme contre un blocage de retrait et de refus, dans la pure répétition. Non seulement ce que nous avons dit de l'œuvre de Dieu dans la diversité et la succession des temps invite au discernement critique, mais l'amour du prochain nous pousse à le rejoindre où il est (je préfère ne pas parler d'incarnation, mais je sympathise avec l'intention de ceux qui utilisent ce langage).

Quelques distinctions peuvent nous aider :

- a) celle de la parole et de la langue, prise au sens large (incluant les catégories, les conceptualités) – les auteurs bibliques en donnent l'exemple.
- b) celle des accents, des éléments dont les êtres humains percevront plus vite et mieux le sens vrai
- c) elle débouche sur celle des étapes (Luc reste discret sur le sens sacrificiel de la Croix).

III. *O tempora, O mores* !⁴ comment change notre monde

Résumer les évolutions et révolutions en cours relève presque du jeu – tant l'exercice est aléatoire, et engage l'arbitraire. Nous nous rappelons de toute façon la pluricausalité de la plupart des phénomènes historiques...

1. Je lance d'abord deux ballons que je ne rattraperai pas... je me contenterai du plus bref commentaire (ayant été plus disert ailleurs) sur deux thèmes qui dominent la description que donnent plusieurs.

a) « Nous sommes entrés dans l'ère post moderne » - aux États-Unis, j'ai pu lire cette phrase, avec quelques variantes, *ad nauseam*⁵ (encore du latin), avec suggestion d'une rupture radicale et d'un dépassement heureux...

Avec de nombreux sociologues, p. ex. Craig Gay, l'expression mérite critique : elle décrit des tendances effectivement présentes, mais elles ne sont nullement le tout, ou encore moins une rupture radicale : plutôt l'envers de la modernité, qui aboutit et révèle quelques unes de ses contradictions (Lipovetsky).

b) C'est le temps de la « Crise » ; il y a peu d'époques tout à fait libres du sentiment de crise – la caractérisation est à creuser, mais je vous renvoie à l'analyse de Mezri Haddad (philosophe tunisien, a été chercheur au CNRS, enseigne à Paris VII, HEC).

³ « temps, occasion »

⁴ « ô temps ! ô mœurs ! », Cicéron, procès Verrès De Signis, 25, 56

⁵ « jusqu'à la nausée »

2. Quand je pose la question naïvement : depuis ma naissance, quels sont les changements les plus évidents ? J'en vois deux, d'emblée, à désigner.

a) La révolution technique de l'information a modifié de façon inimaginable auparavant la vie concrète de milliards d'hommes : l'informatique (au début, la cybernétique), l'économie, la stratégie, internet, les téléphones mobiles et autres. J'entendais un expert opposer ceux qui sont nés dedans et ceux qui y sont immigrés (je n'en suis pas, même clandestin). Cette révolution se caractérise par l'instantanéité, la perte de la continuité linéaire et réglée, l'effacement de la frontière entre le réel et le virtuel, la recherche de l'émotion (aussi par réaction contre le contrôle...). Il faut souligner l'importance de la musique, dont Murray a dit que sa domination dégrade le langage articulé.

b) La mondialisation, avec un aspect démographique dont on ne mesure pas l'importance ; rien que pour la France, de 38 à 65 millions (environ + $\frac{3}{4}$), et pour le monde bien plus encore ; depuis quarante ans, aucune saignée n'a eu lieu (auparavant, elle se faisait par les guerres, les épidémies, les famines, les purges). En outre, l'urbanisation s'ajoute. On note encore l'atomisation, à cause des trop grands nombres, et surtout l'effondrement des structures traditionnelles, les manipulations collectives et l'isolement. Par exemple, la publicité qui dit le même message très personnel à des millions... L'américanisation aussi, ou « MacDonaldisation ».

3. J'ajoute – tout est lié – deux changements dont le rapport avec le témoignage des Églises, leur présence au monde, me semble plus direct.

a) Les mœurs ont changé, et plus encore la sensibilité morale, les valeurs reconnues et capables de former les réactions profondes. Le foyer en a sans doute été la sexualité (avec la condition technique de possibilité de la « pilule »), mais le phénomène est plus général. L'hédonisme, par l'accent sur le sujet et son bon plaisir, avec la gamme qui va du développement personnel aux drogues et à leur équivalent en passant par la manipulation des sens, va de pair avec le rejet des thèmes de la morale classique (toute loi a validité universelle, la conscience comme tribunal) : à coup sûr, le « crépuscule du devoir ». La médiatisation de ce qui choque encore, l'action efficace des lobbies (comme le lobby gay et lesbien) jouent aussi dans ce changement, où l'éthique judéo-chrétienne est délibérément prise pour cible.

Cependant, il y a des valeurs de résistance, la générosité humanitaire, parfois des retours, comme sur la pédophilie, et l'indignation de caractère moral, malgré l'incohérence logique...

Le sentiment moral s'est probablement déplacé et déguisé : si d'une culture de la culpabilité on ne revient pas à une culture de la honte, mais plutôt de « toute honte bue », honte et culpabilité s'attachent aux kilos en trop, ou aux stock-options en trop...

b) Faut-il parler d'un « retour du religieux » ? En tout cas, il n'a pas disparu comme certains le proclamaient. Certes, les grandes structures lourdes et d'autorité ont perdu de leur crédit et de leur influence, bien qu'elles aient peut-être stoppé leur déclin, et attirent des nostalgiques, des intellectuels en réaction contre la perte de sens et le nombrilisme hypermoderne (seraient-ils les hirondelles d'un printemps catholique... ?). Le bricolage des recherches spirituelles en tous sens, vise bien l'être terrestre (D. Hervieu-Léger parle d'un renversement : le salut est maintenant la métaphore de la guérison, et non l'inverse). Dans le voisinage, le succès de l'évangélisme, dont les petites branches privilégiant l'émotion

collective et fusionnelle donnent un avantage par la souplesse et la pluralité. Et puis il y a la présence de l'islam, avec un succès d'opposition...

IV. *Tua res agitur*⁶ : discerner le sens et « racheter le temps »

L'Écriture est susceptible de nous guider : par des prophéties particulières, par ses vues générales sur le homme, le dessein de Dieu...

1. la « grille de lecture » qui aide le plus au discernement est pour moi celle-ci : la modernité est paradoxe, sécularisation de motifs introduits par la Bible, mais coupés de leurs racines (le sens du sujet, de l'individu ; la compassion pour les victimes selon R.Girard) – ce qui équivaut à un regain de paganisme sous un vernis chrétien ; le processus est essentiellement contradictoire, et l'hyper modernité fait apparaître plusieurs des aspects suicidaires de la sécularisation – néo paganisation.

Le processus cependant n'est pas linéaire. Des réflexes vitaux contrecarrent sa logique et obtiennent des succès réels – un temps ; non seulement la grâce commune, mais aussi la grâce rédemptrice par le moyen des chrétiens « sel de la terre », sont à l'œuvre, et nous interdisent toute réduction cynique.

De multiples facteurs sont à l'œuvre dans le changement historique. Nous retiendrons deux foyers (selon l'anthropologie biblique) : la technique et la religion.

2. Ne pas se conformer au présent siècle : ne pas céder à la pression de notre monde modernité tardive, ne pas nous imaginer « réinventer l'Église » (expression qu'on ne peut excuser qu'au titre de l'hyperbole de la pub...).

Au plus, écarter les caricatures (parfois un peu justifiées), comme Tim Keller dans *La Raison est pour Dieu*.

Ne pas brader, malgré l'impopularité,

- a) l'autorité du vrai, du vrai doctrinal, avec l'inspiration plénière des Écritures
- b) la priorité de l'éternel : si c'est pour cette vie seulement que nous espérons en Christ, alors nous sommes les plus malheureux (1 Co 15)
- c) l'unicité de la médiation du Christ, avec le sens expiatoire de sa mort satisfaisante
- d) la normativité des commandements de Dieu. Les conquêtes de l'islam montrent peut-être qu'un retour pendulaire en ce sens est attendu par plusieurs, voire que le corps social réactive son système immunitaire ; la fermeté des derniers papes illustre également cette possibilité, avec les chances et les risques de cobelligérance.

3. Rejoindre les gens là où ils sont (et là où ils en sont). L'adaptation (point assez fort des évangéliques, surtout ceux qu'anime un zèle dévorant pour l'évangélisation et l'implantation d'Églises) risque toujours de dégénérer en démagogie, mais, sainement, c'est de la pédagogie, et une expression juste de la compassion.

a) Répondre à la soif du « relationnel » (le mot ne veut presque plus rien dire, mais c'est justement pour cette raison que sa popularité est significative), avec des groupes de petite taille, l'encouragement à l'hospitalité. Une certaine organisation de l'écoute est utile – probablement, dans ce monde qui m'est étranger, profiter des « réseaux sociaux » pour le témoignage, sans stéréotype ni raideur.

⁶ « c'est de toi qu'il s'agit »

b) Sans abandonner les voies de la démonstration argumentative, rigoureuse (Jésus en a usé), ne pas trop en attendre en termes de persuasion, mais privilégier les nouveaux accès, qui misent sur l'imagination et sa capacité à « captiver » (imagination narrative), les résonances et les symboles.

c) Il ne faut pas redouter que dans un premier parcours, la guérison terrestre (psychologique également) soit le premier objet de la recherche. Jésus, bien qu'elle lui ait pesé, a pratiqué cette pédagogie.

d) L'appui des autorités civiles ne doit pas nous effrayer, comme un contact impur. De nombreux élus sont aux prises avec des problèmes réels, aigus, et sont pleins de bonne volonté.

e) De toute façon, il faut diversifier, ce qui répondra à la pluralisation de la société ambiante. Au maximum, par exemple sur la musique, tenir compte de la diversité des goûts (besoins), des tempéraments, des formations culturelles ou sous-culturelles.

Le champ est vaste, l'expérimentation possible, le Seigneur fidèle, qui veille sur son Église. *Ama et fac quod vis*⁷ – pourvu que ce soit *Soli Deo Gloria*.

⁷ « Aime et fais ce que tu veux », Augustin